

AV SERVICE DU MAITRE

DE LA MOISSON



Fundação Cuidar o Futuro

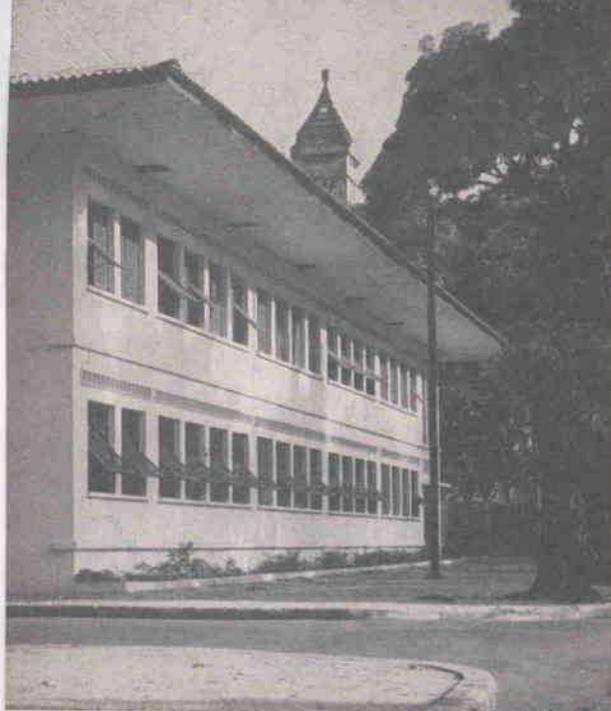


*Une leçon de piano à une
élève musulmane du Cours
Secondaire de Conakry (Guinée française)*

ANNALES DES SŒURS DE SAINT JOSEPH DE CLUNY

Bimonthel - Mai-Juin 1956 - 21, rue Méchain, Paris-XIV

N° 145



D'HIER A AUJOURD'HUI



Il y a quelque soixante ans, dans les derniers jours de décembre 1893, débarquait à Conakry la première Religieuse de Saint-Joseph de Cluny. Le territoire des « Rivières du Sud » venait de prendre le nom de Guinée Française, puisque par acte du 8 juillet 1889 le roi du pays avait donné « en tous biens et toute propriété » l'île de Tumbo au Gouvernement Français.

Ce n'était alors qu'un îlot couvert de palmeraies, supportant cinq petits hameaux. Pour se rendre de l'un à l'autre on s'engageait dans des sentiers de brousse et on pouvait même chasser la panthère dans la région où se trouve maintenant le parc de l'Evêché. Conakry, l'un des cinq petits hameaux, n'était que l'habitat de pêcheurs baças, de quelques fonctionnaires — une douzaine — d'autant de commerçants et de deux Pères de la

Mission ; mais son nom eut le privilège de prévaloir sur les autres vocables, bien qu'il ne fût pas le plus important des hameaux de l'île.

Or, en 1890 arrive le Gouverneur Ballay qui entreprend la construction de ce que sera la ville de Conakry. Inlassable, il active les travaux et chaque soir visite les chantiers dans une voiture que traîne sa mule blanche. Sous son impulsion les immeubles sortent de terre, et bientôt se dessinent de belles avenues qu'il plantera de manguiers majestueux dont les vertes frondaisons sont aujourd'hui superbes. Mais là ne se borne pas son action : il veut être « père et éducateur de l'indigène ». Il lui faut des Religieuses pour ouvrir une école et soigner les malades à l'hôpital. Il s'adresse aux Filles de Mère Javouhey qui répondent à son appel, et, le 25 décembre 1893, Mère Rosine arrive à Conakry accompagnée de deux Religieuses.

Fundação Mãe Rosine e o Futuro

Elle est d'une trempe peu commune cette Bourguignonne née à Cussy-en-Morvan (Saône-et-Loire). Elle a déjà travaillé 15 ans dans les îles malgaches à Nossi-Bé et Mayotte quand elle est choisie pour la nouvelle fondation de Guinée. Elle possède avec une belle expérience coloniale, beaucoup de savoir-faire et un courage à toute épreuve. C'est beaucoup, si ce n'est tout pour réussir... Or, pour promouvoir et organiser les deux œuvres qu'on lui a confiées, elle n'a pour toute richesse que la modique somme de 10 francs et quelques écheveaux de soie que lui a donnés sa Supérieure Provinciale de Freetown (Sierra Leone). Quel fonctionnaire ou quel agent aurait osé se lancer dans une telle entreprise, avec si peu d'espèces sonnantes ?... Mais comme elle aimait à le raconter, plus tard, avec un sourire malicieux, elle eût préféré quelques pelotes de coton ; car, avant d'initier ses élèves à la broderie, elle devait leur apprendre à blanchir, repasser, cuire et ravauder. Ne dut-elle pas, un jour, défaire une paire de ses bas pour trouver le coton nécessaire au raccommodage des chaussettes qui revenaient de la lessive ?...

Il faut admettre que Dieu bénit ces admirables témérités et qu'il pourvoit aux besoins de ceux qui lui font confiance, car Mère Rosine s'installe et le travail commence... L'hôpital érige ses baraquements..., la maison qui doit abriter les enfants n'est pas encore construite et les 3 vaillantes missionnaires savent se contenter, pour la classe, d'une maisonnette en planches que le Gouverneur met à leur disposition. La pauvreté s'y fait plus d'une fois sentir, mais la Providence suscite de charmantes et délicates sympathies. Ainsi, un jour, Mère Rosine vient de faire quelques achats indispensables. Anxieuse, elle demande combien elle doit... « Aujourd'hui, lui est-il répondu, nous donnons notre marchandise ». Et celle qui n'avait que les 10 francs de Freetown remercia avec effusion.

Mais toute œuvre qui doit vivre et faire un bien durable a besoin d'être marquée au sceau de la souffrance. Celle de Mère Rosine ne pouvait échapper à cette loi. Le climat tropical si anémiant, les fièvres perniciosuses, altèrent rapidement les santés et la mort vint frapper à grands coups dans la mission naissante. Une année ne s'est pas écoulée que les deux compagnes de Mère Rosine tombant malades et doivent être rapatriées. Toutes deux meurent durant le voyage de retour, l'une à Pauillac, l'autre à Bordeaux. De 1895 à 1900, la mort passe encore, emportant de jeunes Religieuses. Au milieu de toutes ses épreuves Mère Rosine tient bon et sa « ruche » déborde d'enfants. Le Gouverneur Ballay sait si bien la lui remplir !... Au retour des expéditions de Fouta ou de Mellacorée, les Administrateurs ramènent souvent de pauvres rescapées de l'esclavage que les trafiquants échangent contre des bœufs. Alors Monsieur Ballay prend sa plume ou son crayon bleu, et de sa large écriture, écrit à Mère Rosine : « On vient de



m'amener des enfants qui ont été enlevés du pays des Timenés. Voulez-vous avoir la bonté de les recevoir à la mission ? » (Lettre du 13 juin 1896).

A Mère Rosine revient le soin de les nourrir, de les élever, malgré la modicité des ressources. Un jour, en plus de quelques sacs de riz et de quelques brasses de coton, le Gouvernament l'honore d'un petit ruban violet... Pauvre petit bout de gloire humaine qui a pour effet d'engendrer des jalousies... Mais rien n'ébranle une âme où réside un tel équilibre de bonté et de fermeté. Elle ne faiblit pas davantage lorsque la Colonie lui retire les 2.000 francs annuels qu'elle touche pour ses orphelins. Et, quand la guerre de 1914 éclata, elle met ses Sœurs à la disposition de l'hôpital, que ses compagnes avaient dû quitter 10 ans auparavant, lors des lois de laïcisation.

Et les années passent... Ses enfants sont devenues nombreuses. Il faut construire pour en recevoir davantage... Les aînées sont en âge de se marier et elles essaient... à Conakry, Boffa, Boké, Kindia et dans d'autres villages de brousse. Des foyers chrétiens s'installent et s'ouvrent à la civilisation. Tout cela c'est l'œuvre de la bonne Mère. Mais ce qui la comble de joie, c'est que quelques-unes de ses filles veulent la suivre dans la voie de sacrifice de la vie religieuse. Ainsi se constitue la Société des Sœurs de Notre-Dame de Guinée, aujourd'hui incorporée à la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny. N'est-il pas admirable de constater que des jeunes filles indigènes, d'origine chrétienne récente, aient pu, librement, renoncer aux joies légitimes de la famille pour se consacrer entièrement à Dieu et se dévouer à la formation chrétienne de leurs compatriotes ? C'est là, assurément, le couronnement de l'œuvre de Mère Rosine en Guinée française.



Fundação Cardano Futuro

Il reste des témoins...



Voilà sans doute des événements tout chargés de merveilleux, et peut-être que nous ne pouvons nous empêcher de penser, qu'ils appartiennent à la légende dorée... Et pourtant ces merveilles missionnaires ne datent que de 63 ans et des témoins de ce passé sont encore vivants !... En effet, le renfort qui arrivait à Mère Rosine le 22 octobre 1895, c'était Mère Joséphine, Mère Eustache, Mère Anastase et elles sont toujours là, à leur poste. En ce 15 janvier 1956, une couronne d'anciennes élèves les a entourées pour fêter leurs noces de diamant en terre guinéenne. Il semble que le Divin Maître ait voulu procurer à ces ouvrières de la première heure quelques jours ensoleillés, au déclin de leur vie, en récompense de leurs longues années d'efforts, d'épreuves et de sacrifices. Les centaines d'anciennes élèves qui leur ont témoigné leur affection et leur reconnaissance sont les prémices d'une moisson qui lève dans les sillons qu'elles ont tracés avec tant d'amour. Une de leurs premières élèves indigènes, aujourd'hui Religieuse de Saint-Joseph de Cluny et Supérieure de la Communauté

de Boffa, fait honneur à ses éducatrices d'hier, et de lointains souvenirs reviennent à la mémoire des chères Anciennes !...

La petite Dina...

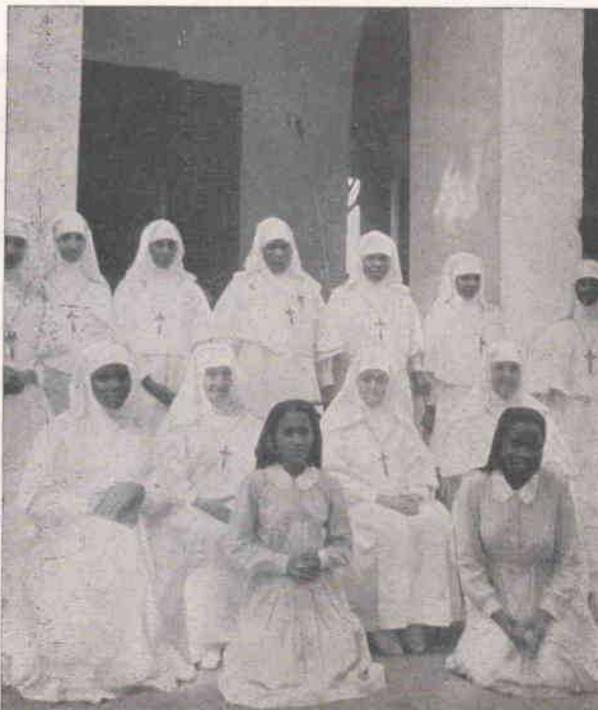
En juin 1895 arrivait à l'internat de Conakry une petite fille nommée DINA, appartenant à la famille d'un notable de Boffa. On ne tarda pas à remarquer en elle une certaine virilité. N'était-elle pas l'arrière petite-fille de la célèbre Mamy Lightburn, dont les oses disaient : « Cette femme est un homme » ? Probablement originaire de la Guinée Portugaise, Mamy régnait depuis la mort de son mari, sur une armée de 6.000 esclaves, dans son fief de Farinithia. Le général Faidherbe, en tournée dans le Rio Pongo, la rencontra et leur entrevue est restée célèbre. Offusqué par le campement de cette femme, qui était protégé par 7 fortins, le général lui demanda :

« — Qui t'a permis d'établir des canons sur une rivière française ? »

« — Coci ne te regarde pas, lui répondit-elle. En tout cas, ils ne sont pas contre les Français ! »

Page 130 : Le nouveau bâtiment scolaire de Conakry.

Page 131 : Au centre : Mère Rosine au déclin de sa vie missionnaire. — Ci-contre : les 3 Religieuses témoins de la fondation de Conakry, entourées de la relève guinéenne.





« — Et si je te les faisais enlever ?... »

« — Essaie, si tu l'oses..., lui répliqua-t-elle aussitôt, en lorgnant ses 6.000 esclaves prêts à prendre les armes ».

Le Pacificateur était trop politique pour se fâcher et il demanda à Mamy Lightburn de l'embrasser pour sa fière réponse. La vieille chéfesse y consentit volontiers et pour ne pas rester en dette de courtoisie, offrit au Général un magnifique anneau d'or... Elle mourut en 1880, âgée, dit-on, de 120 ans. Deux canons se dressent au fond de la cathédrale de Conakry avec cette inscription :

« Ces deux canons, témoins de l'époque où se pratiquait l'humiliant négoce de la traite humaine, ont été offerts à cette église par les descendants de Mamy Lightburn de Farinthia, en ex-voto de reconnaissance envers la France ».

Et la petite Dina a quelque chose de cette fierté ancestrale. Baptisée en 1895 sous le nom de Marie-Hélène, elle se distingue tout de suite au milieu de ses compagnes par sa piété précoce. Que sera cette enfant, se demandait parfois Mère Rosine ?... Après une Première Communion fervente, Marie-Hélène sollicite son admission dans la Congrégation des Enfants de Marie et en devient bientôt la présidente. De bonne heure elle est demandée en mariage. Elle accueille tous les partis avec la même amabilité, mais répond invariablement aux soupirants : « Pas maintenant, plus tard ». Le R. P. Préfet Apostolique qui fait auprès d'elle une démarche pour l'un des enfants de la Mission, n'est pas mieux servi : « Mon Père, je ne refuse pas, mais pas tout de suite ». Les aspirants, lassés d'attendre, se retirent les uns après les autres. Personne ne comprend rien à ce qui se passe dans

le cœur de la jeune fille. La lumière se fait lorsque Monseigneur Lerouge fonde, en 1919, la Société des Petites Sœurs de Notre-Dame de Guinée, et Marie-Hélène est une des premières Aspirantes. Après avoir reçu une solide formation religieuse par les soins de Mère Françoise, maîtresse des Novices, Sœur Hélène est désignée par Monseigneur Lerouge pour aller fonder un internat à Boffa. Lorsque la petite Société fut incorporée à la grande famille de Cluny, en 1954, Sœur Hélène devint Supérieure de la Communauté.



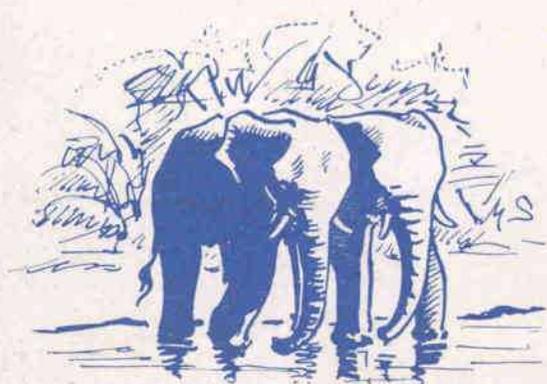
La Légion d'Honneur

VENDREDI 23 OCTOBRE 1955 — La brise du soir joue à travers les palmes dans le soir tombant, tandis qu'un cortège triomphal se forme en direction de la Mission de Boffa. Les tam-tams et les balafons retentissent, les danseuses s'en donnent à cœur joie... Puis tout à coup les danses s'arrêtent pour laisser passer la voiture du Gouverneur : Monsieur Bonfils, récemment arrivé en Guinée, et qui fait la visite officielle de son territoire. Il vient d'apprendre par sa radio personnelle la nomination de Mère Hélène au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur, et il tient à remettre, tout de suite, la croix à la vaillante Religieuse, la première femme guinéenne qui reçoit cet honneur... Et c'est la raison de toute la joie qui déferle sur le petit village de Boffa.

La cérémonie se déroule dans la cour de la Mission, en présence de toutes les personnalités du pays. A l'appel de son nom, la Légionnaire s'avance très émue entre ses deux parrains : le docteur Fernandez, Conseiller Général, ancien élève de Mère Joséphine, et de l'Almamy Awamodou Katty. Après la cérémonie, M. le Gouverneur regarda une vieille photo jaunie : à côté de la Bonne Mère Rosine se tenait la petite Dina...

A son tour la population chrétienne et musulmane de Boffa a voulu fêter la promotion de « leur Mère ». Lors de la séance récréative donnée par les élèves de l'école, le docteur Fernandez s'exprimait en ces termes :

« Nous sommes revenus aujourd'hui très nombreux, Mère, pour vous manifester la joie et la reconnaissance unanime du Rio Pongo. Oui, le pays est fier et heureux de ce choix. Parmi les milliers de filles qu'il a vu naître et grandir, vous êtes la première qui avez su créer et développer dans le vrai sens, l'œuvre si difficile de la formation idéale de la femme noire, pour la classe moyenne des évolués africains. Voilà bientôt 25 ans que vous dirigez ce petit couvent de Boffa



et par votre dévouement, votre simplicité, vous faites honneur à toutes ces grandes Françaises qui ont suivi votre éducation, je veux parler des Mères Rosine, Joséphine, Eustache et Françoise. »



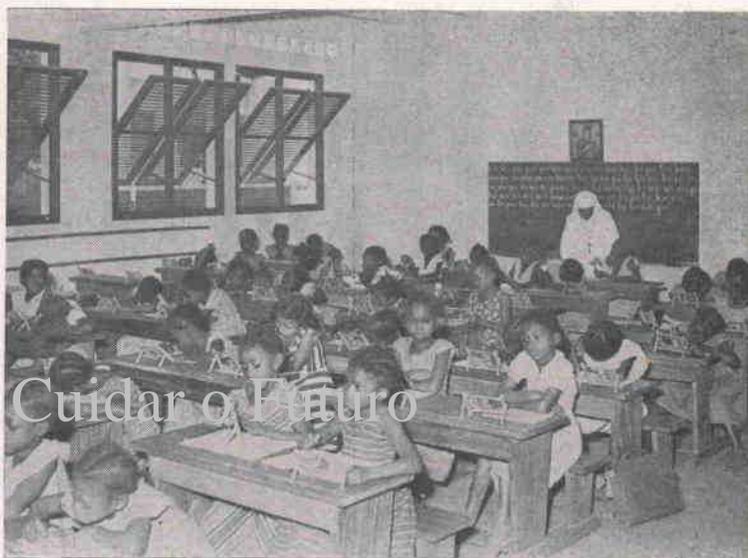
En guise d'épilogue



Le flambeau allumé par Mère ROSINE et ses compagnes continue à brûler avec une flamme ardente, aujourd'hui ravivée par les Religieuses Indigènes. Au sein d'une population païenne et en majorité musulmane, elles essaient d'étendre leur rayonnement jusqu'au seuil du Fouta-Djalou, comme à Mamou. A Conakry, plus de 800 élèves remplissent le nouveau bâtiment qui s'est ajouté à la maison rajeunie de la fondation. Alors que le foyer « Mère Rosine » groupe les grandes fiancées qui se préparent au mariage, la section ménagère de l'externat oriente les élèves vers le service social. Ainsi la jeunesse guinéenne est en marche

et permet d'entrevoir de belles moissons d'avenir. Enfin, au Noviciat de Dixinn placé sous la protection de Marie Reine-du-Monde, quelques jeunes filles ont choisi la « meilleure part » : celle du don total au service de Dieu et des âmes de leurs compatriotes. La première Profession a eu lieu en mars dernier.

Sœur A. M. G.



Page 132 : Mère Hélène entourée de ses Anciennes Elèves dans une tournée en brousse, à Kataco.

Ci-dessus : Les gentilles écolières de la classe du cours préparatoire à Conakry.

Calendrier des abonnés

Une messe mensuelle est célébrée aux intentions des lecteurs des « Annales » le premier mercredi de chaque mois à CHAMBLANC ; et à la MAISON-MÈRE en une date anniversaire de l'Institut.

En MAI : le 12, anniversaire de la fondation de l'Institut (1807).

En JUIN : le 6, anniversaire de la consécration de l'Institut au Sacré-Cœur (1806).

Actions de grâces à la Bienheureuse

Grâces particulières obtenues : Mme M. (Nantes) : 100 fr. — Milles L. et K. (Paris) : 2.000 fr. — Succès à un examen (Saint-Ouen) : 1.000 fr. — La guérison d'une petite fille à Conakry (Guinée), M. R. :

133 500 fr. — Amélioration de la santé d'un

grand malade, M. B. (Strasbourg) : 1.000 fr. — Une heureuse naissance, M. B. (Calvados) : 500 fr. — Une faveur : M. R.

Intentions recommandées

Une défunte, mère d'un prêtre. — Deux malades : M. B. (Strasbourg). — Une famille : M. L. (Haut-Rhin).

Amis des Missions

Pour les œuvres de Tindivanam (Inde), M. G. (Strasbourg) : 2.000 fr. et C. D. (Strasbourg) : 4.000 fr. — Pour les lépreux (Anonyme) : 3.000 fr. — Pour le dispensaire de Git, au Sikkim (Anonyme) : Beaupréau : 5.000 fr. — Pour le Noviciat de Kalimpong : M. B. (Eure) : 15.000 fr.



Grand' Mère

La journée mondiale des lépreux — la troisième a eu lieu le 29 janvier dernier — a pour but essentiel d'attirer l'attention universelle sur le sort réservé à des millions d'êtres humains. Ce jour-là 360.000 prêtres catholiques, suivis de leurs millions de fidèles, ont lu, à la Messe, l'Evangile du 3^e dimanche après l'Épiphanie :

« En ce temps-là, dit saint Matthieu, lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une foule nombreuse le suivit. Et voici qu'un lépreux vint à lui et l'adora disant : Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha en disant : « Je le veux », et à l'instant sa lèpre disparut ».

Cette page lue ou entendue, chaque chrétien aura pu la méditer et donner ensuite une pensée, une prière, une aumône, chacun selon son cœur.

Certes on savait qu'il y avait autrefois beaucoup de lépreux, puisqu'au XIII^e siècle on comptait 20.000 léproseries, en Europe seulement !... Mais aujourd'hui, pensait-on que leur nombre est évalué à 10 millions ?... et peut-être ce nombre est-il au-dessous de la vérité, dit R. Follereau. En effet, rien qu'en Chine et aux Indes on estime qu'ils sont environ 2.400.000. En Indochine, la seule ville de Saïgon, affirme toujours R. Follereau, « a au moins 10.000 lépreux qui vivent hors de tout contrôle ». L'Afrique entière, sauf l'Afrique du Nord, est un foyer permanent du terrible bacille de Hansen. Il y a, dit-on, 1 lépreux pour 90 habitants au Nigéria, 1 pour 100 à Madagascar, 1 pour 130 en A. O. F., 1 pour 200 au Congo belge, pour ne citer que ces pays.

Deux autres foyers se trouvent en Océanie, principalement dans les îles de la Sonde, des Moluques et des Philippines où on a recensé plus de 300.000 lépreux, et dans les Amérique Centrale et du Sud, particulièrement en Guyane Française, où pour une population de 30.000 habitants il y aurait plus de 10.000 lépreux...

C'est ainsi que les lépreux de l'Acarouany nomment Sœur Marcellien. Ce titre d'affectueuse vénération n'est-il pas d'ailleurs bien justifié ?... 60 ans de Guyane, dont 40 au service de ceux qu'une mort lente ronge chaque jour ! Au milieu de ces malheureux qui promènent leurs membres mutilés entre les pavillons fleuris, elle a passé en faisant le bien, fidèle à sa devise : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous le ferez. »

— « Chère Sœur Marcellien, parlez-moi un peu de vos « enfants », lui dis-je le soir de ses « noces de diamant » ?

— Ah ! mes enfants !... Ils ont été toute ma vie. Il y a quelques années j'allais encore les visiter dans leurs « carbets ». Un petit seau d'une main, de l'autre une fiole, des pansements, des ciseaux, je partais d'un pas allègre. Ici, un malade avait besoin d'une tisane ; là il fallait faire un pansement à un patient grincheux dont les plaies s'étaient infectées. C'était le moment de prendre une bonne dose de patience, de douceur, de bonté. Les soins terminés, le « grand enfant » avait retrouvé son sourire. Alors un petit mot du Bon Dieu et... en route pour le « carbet » suivant. Là-bas mon « cocobé » se plaignait d'un doigt. « Allons, mon petit, on va couper ça... n'aie pas peur », et en un tour de main l'opération était faite.

— Et vos bagnards ?

— Ah ! ceux-là... il fallait les mettre en règle avec le Bon Dieu... Les noms de quelques-uns restent gravés dans ma mémoire, tel Antoine Collin, qui a vécu 13 ans à la léproserie — un vrai rebut de l'humanité — et dont le cœur s'est ouvert à tant d'amour !



POURQUOI me plains-tu, avait-il dit à un camarade ? Je suis lépreux et aveugle, mais je voudrais être sourd pour ne plus entendre que la voix de Jésus au fond de mon cœur. »

Et Emile Gouspy ?... le vrai « gavroche de Paris ». Quand il nous arriva, en 1940, il n'était pas rangé dans les plus dociles... Il devint bientôt le bout-en-train de la léproserie qui fut sa porte du ciel. « Quand je vais me confesser, je vide tout mon sac », disait-il. Il mourut après avoir communiqué, répondant au Père qui s'inquiétait de savoir s'il avait pu avaler la Sainte-Hostie : « Oh ! oui, Il est là. »

Et la chère Ancienne ne tarit pas.





AU SERVICE DES LÉPREUX



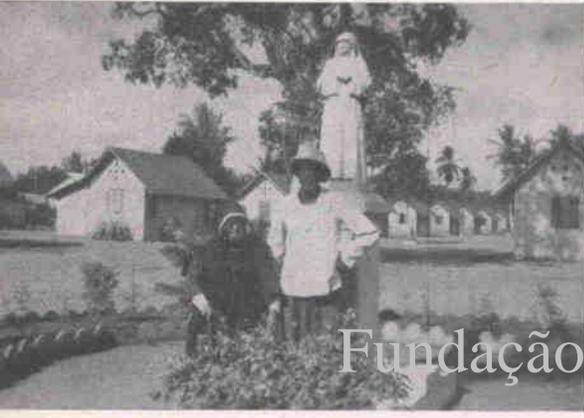
— Mais l'Acarouany vous aurait-elle fait oublier Mana où vous avez passé les 20 premières années de votre vie religieuse ?

Un sourire effleure ses lèvres et elle ajoute :

MON arrivée fit sensation... Savez-vous que j'ai reçu une demande en mariage ?... Oui, d'un Noir de la tribu des Saramakas. Il se présente au Couvent et déclare qu'il vient chercher une femme pour son chef. Mère Supérieure n'est pas trop surprise de la démarche jusqu'au moment où il déclare que « l'élue » du cœur de son maître n'est autre que la petite Sœur Marcellien !... Devant l'étonnement... l'embarras de la Mère Supérieure, le malheureux « ambassadeur » continue : « Soyez tranquille, elle ne fera rien dans notre tribu, où elle sera respectée et aimée comme une Reine... Voici d'ailleurs une cassette d'or que mon maître lui envoie. »

— Et qu'avez-vous fait répondre à votre « prétendant » ?

— Que j'avais choisi d'être la Reine de la Guyane, au service du Roi du Ciel.



Si, à l'insu de Sœur Marcellien, je pouvais ajouter quelque chose à cette belle réponse, je dirais que son règne à l'Acarouany a été des plus féconds. Ici, on travaille, on chante, on prie, on aime. Les malades savent trouver dans leur cœur de touchantes délicatesses à l'égard des Religieuses qui les approchent. Le matin de mon retour en France, ils ont voulu me chanter leur adieu par une aubade inattendue.

Le matin de mon retour en France, ils ont voulu me chanter leur adieu par une aubade inattendue.



ENFIN dans ce cadre choisi par Mère Javouhey, mais transformé par de modernes réalisations, la vie peut s'épanouir humainement et spirituellement. Tel ce jeune foyer, dont la maman cruellement éprouvée par la mort de ses deux enfants, vient de donner une admirable consolation aux Religieuses. Le soir de l'enterrement de son petit Dominique (1 an) elle était à la réunion de la Légion de Marie. Deux jours après le départ pour le ciel de son dernier (2 mois), elle commençait ses visites légionnaires.

Devant de tels faits, n'avons-nous pas raison de chanter le Magnificat de la reconnaissance à Dieu pour l'apostolat si fécond de Sœur Marcellien et de ses 6 compagnes de l'Acarouany ?...

Sœur M. R...

Pages 135 et 136 : En sa qualité d'ancienne, Sœur Marcellien a pu conserver son costume de Profession quoique depuis 1947 les Sœurs converses portent le même costume que les Sœurs de chœur.

Le jour de ses Noces de diamant elle a fait le tour du village en voiture et a consenti à se laisser photographier près d'un malade, devant la statue de Mère Javouhey, à l'entrée du sanatorium.

Sur le nombre total de lépreux, 100.000 à peine sont vraiment soignés, car le lépreux répugne à se faire connaître. Les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny ont à leur charge 4 léproseries : le sanatorium Hansénien de l'Acarouany (Guyane) et à Cayenne l'Ecole Marchoux qui éduque de jeunes enfants lépreux. Au dispensaire, le docteur Floch, assisté de deux Religieuses, soigne les lépreux qui se présentent et dont l'internement à vie n'est plus qu'un détestable souvenir.

Aux Indes (Pondichéry), à Ducos (Nouvelle-Calédonie), à Marana (Madagascar) elles atteignent aussi des centaines de lépreux.

Par l'emploi judicieux des sulfones et des moyens de dépistage du bacille, elles s'associent à la grande bataille de la lèpre, qui se livre aujourd'hui un peu partout, pour faire des lépreux des hommes, leur redonner l'espoir de vivre, non plus parqués, isolés, ma's en société. Les missionnaires travaillent, en plus, à les faire entrer dans la grande famille des chrétiens.

CONGRES EUCCHARISTIQUE A SEURRE

Le doyenné de notre Bienheureuse Mère A.-M. Javouhey : Seurre, Jallanges et Chamblanc, recommande à la prière fervente et aux sacrifices des lecteurs des « Annales », proches ou lointains, et de tous les enfants de la Bienheureuse Mère, le CONGRES EUCCHARISTIQUE DE SEURRE, le dimanche 17 juin, sous la présidence de Son Excellence Mgr SEMBEL, Evêque de Dijon, et de plusieurs Evêques, avec procession du Très Saint Sacrement sur la Saône, l'après-midi, et réunion des enfants, des Prêtres et des hommes.

Toutes les intentions de prières et tous les sacrifices offerts peuvent être signalés et envoyés à Monsieur le Curé de CHAMBLANC, par Seurre (Côte-d'Or).

D'avance toute notre reconnaissance.



*« Nous te louons dans tes milliers d'images,
Nous t'appelons et t'acclamons sur tes milliers de trônes
Taillés dans des rocs aux couleurs innombrables,
Qui se dressent, teintés de tous les couchers de soleil. »*

C'est ainsi que dans l'un de ses poèmes, Gilbert K. Chersteston glorifie la Madone que tous les peuples proclament « bénie entre toutes les femmes ».

Cette évocation du culte marial est bien légitime en ce mois de mai qui est consacré à la Vierge et que l'Eglise clôture par une nouvelle fête liturgique, invitant les fidèles à se réjouir :

« Réjouissons-nous ensemble dans le Seigneur, en la fête de la Bienheureuse Vierge Marie Reine. »

Faut-il emprunter la poésie de l'Ancien Testament pour rendre plus saisissante la gloire de notre Reine et montrer que l'Univers est son domaine ?

*« J'ai quitté les hauteurs du Ciel,
Mon trône était placé là-bas dans les nuées. »*

Et depuis le jour où « Elle est sortie de la bouche du Très-Haut », la première née de toutes les créatures, il semble que les cieux et la terre sont à Elle.

*« Lorsqu'il préparait les cieux, lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes,
équilibrant les eaux, jetais les fondements de la terre, j'étais là, me jouant sans cesse
devant Lui... et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. »*

Il y a dans cette atmosphère biblique, comme dans celles de toutes les apparitions de la Vierge, une fraîcheur et une beauté qui font songer à la lumière de l'aube naissante. On dirait que l'Immaculée aime à poser son pied virginal dans les sites les plus pittoresques. Voyez-là surgir soudain, sur les hauteurs.



Dans le Nouveau Monde, Elle se pose à quelques lieues de Mexico, sur une colline escarpée, aux pentes couvertes de cactus et de nopals, pour parler à l'Indien Juan Diego, le 9 décembre 1531...

Au bord du gîte pyrénéen, Elle choisit un rocher hérissé de broussailles, d'herbes sauvages, et dans le creux de la pierre où Elle se montre à Bernadette, Elle fait fleurir l'églantier, réplique du magnifique parterre de roses fraîches que Diego

Au Sikkim, la statue de Marie Immaculée est portée processionnellement à Maria-Basti, aux confins du Thibet.



MAI

MO



A DONNE U NDIE



cueillit aux pieds de Notre-Dame de Guadalupe. Comment ne pas évoquer alors le Cantique des Cantiques :

« Les fleurs ont paru sur notre terre... Lève-toi mon amie, ma toute belle, ma colombe cachée dans le creux du rocher... et montre-moi ton visage. »

A Massabielle encore Elle joue avec les eaux et fait jaillir une source sous les doigts de la voyante.

Dans la conque de la Cova da Iria, à Fatima, où une herbe rare pousse entre les cailloux, dans une terre de désolation, un jour du mois de mai fleuri, un chêne-vert lui sert de piédestal.

A la Salette, c'est un paysage plus austère encore qu'Elle choisit et dont la majesté nous fait dire avec le Psalmiste :

« Je lèverai les yeux vers la montagne d'où nous viendra le salut. »

En effet, c'est la très haute montagne avec les pics neigeux, les alpages verdoyants, un site aux lignes harmonieuses dont rien ne trouble le silence.

Ainsi tout ce qui est élévation, clarté, silence, solitude, austérité, devient le domaine de la Toute-Belle. C'est pour cela qu'Elle peut dire :

« J'ai ma place sur toute la terre, dans tous les peuples, En toutes les Nations je suis Reine. »

Et si l'on cherche les raisons de cet amour universel pour Marie, même chez les peuples qui ne reconnaissent pas encore son Fils, c'est qu'Elle représente à leurs yeux la femme idéale, faite de beauté, de pureté, et dont la maternité a été bien-faisante, comme le sont les rayons du soleil.

Le saint Roi David affirmait déjà :

« Toute sa gloire est au-dedans et cependant elle resplendit de vêtements aux franges d'or. »

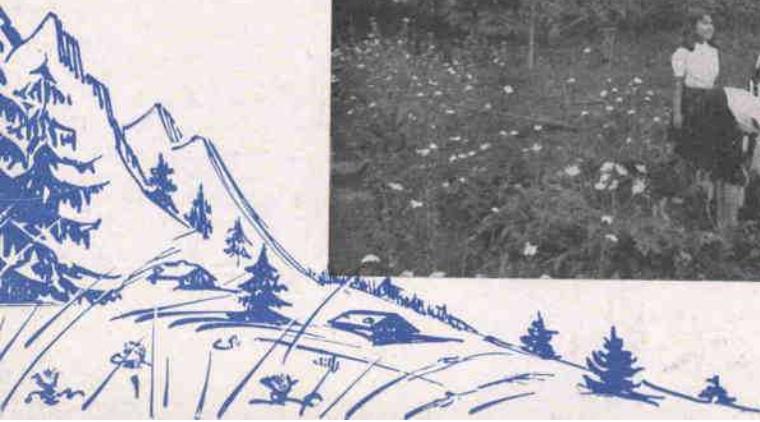
Et lorsqu'Elle vient visiter son Royaume terrestre, Elle revêt des vêtements dont la lumière éblouit les yeux des voyants.

Écoutons Lucie nous dire : « Era luz, luz, luz. » — C'était lumière, lumière, lumière.

Mélanie et Maximin voient une « Dame en feu » se détacher dans un globe lumineux, et si ses vêtements ont une coupe villageoise du Dauphiné, leur éclat pailleté leur donne un aspect immatériel.



Au Val de l'Ave-Maria, les A.-V. de Nouméa fleurissent N.-D. des Jeux.
Au centre : la statue de N.-D. de Joie que prient tous les jours les élèves du Pensionnat de Fribourg (Suisse).





« Nous te louons dans tes milliers d'images,
Nous t'appelons et t'acclamons sur tes milliers de trônes
Taillés dans des rocs aux couleurs innombrables,
Qui se dressent, teintés de tous les couchers de soleil. »

C'est ainsi que dans l'un de ses poèmes, Gilbert K. Chersteston glorifie la Madone que tous les peuples proclament « bénie entre toutes les femmes ».

Cette évocation du culte marial est bien légitime en ce mois de mai qui est consacré à la Vierge et que l'Eglise clôture par une nouvelle fête liturgique, invitant les fidèles à se réjouir :

« Réjouissons-nous ensemble dans le Seigneur, en la fête de la Bienheureuse Vierge Marie Reine. »

Faut-il emprunter la poésie de l'Ancien Testament pour rendre plus saisissante la gloire de notre Reine et montrer que l'Univers est son domaine ?

« J'ai quitté les hauteurs du Ciel,
Mon trône était placé là-haut dans les nuées. »

Et depuis le jour où « Elle est sortie de la bouche du Très-Haut », la première née de toutes les créatures, il semble que les cieux et la terre sont à Elle.

« Lorsqu'Il préparait les cieux, lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes, équilibrait les eaux, jetait les fondements de la terre, j'étais là, me jouant sans cesse devant Lui... et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. »

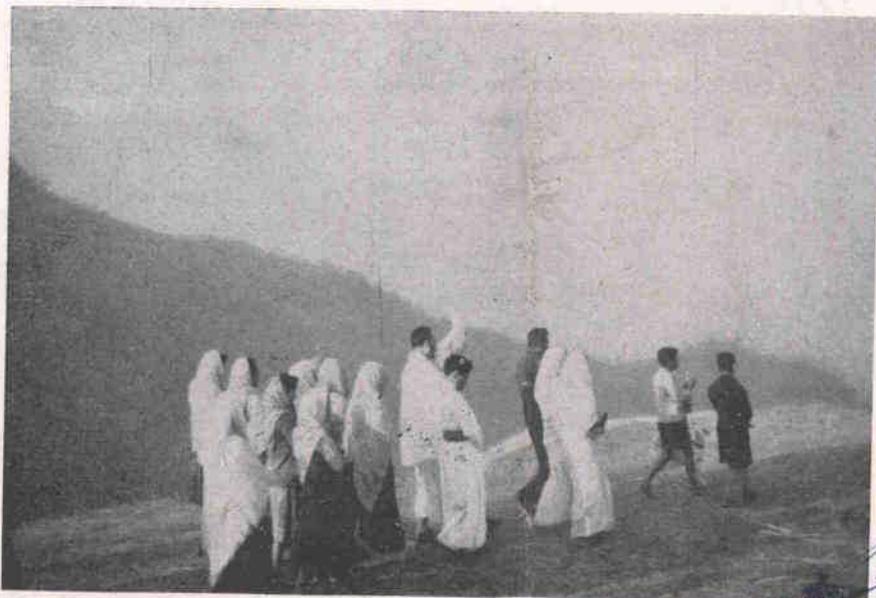
Il y a dans cette atmosphère biblique, comme dans celles de toutes les apparitions de la Vierge, une fraîcheur et une beauté qui font songer à la lumière de l'aube naissante. On dirait que l'Immaculée aime à poser son pied virginal dans les sites les plus pittoresques. Voyez-là surgir soudain, sur les hauteurs.



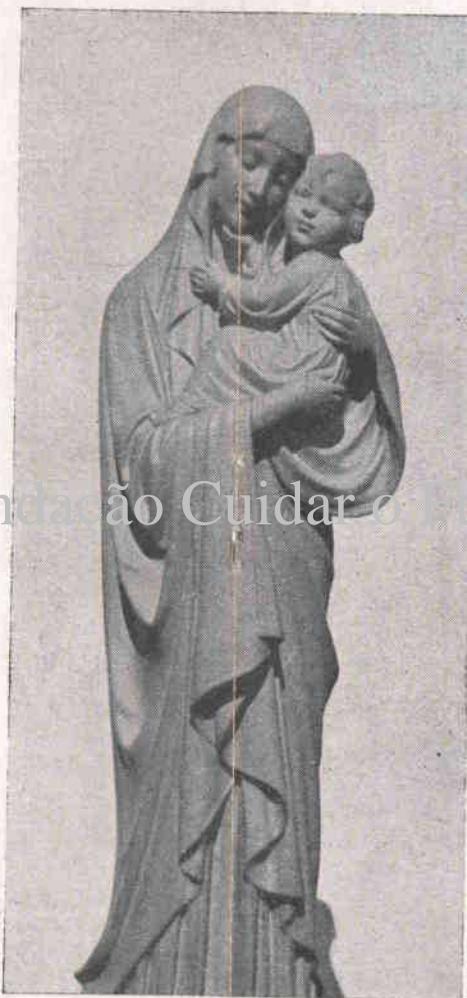
Dans le Nouveau Monde, Elle se pose à quelques lieues de Mexico, sur une colline escarpée, aux pentes couvertes de cactus et de nopals, pour parler à l'Indien Juan Diego, le 9 décembre 1531...

Au bord du gave pyrénéen, Elle choisit un rocher hérissé de broussailles, d'herbes sauvages, et dans le creux de la pierre où Elle se montre à Bernadette, Elle fait fleurir l'églantier, réplique du magnifique parterre de roses fraîches que Diego

Au Sikkim, la statue de Marie Immaculée est portée processionnellement à Maria-Basti, aux confins du Thibet.



LA MADONE DU MONDE



cueillit aux pieds de Notre-Dame de Guadalupe. Comment ne pas évoquer alors le Cantique des Cantiques :

« Les fleurs ont paru sur notre terre... Lève-toi mon amie, ma toute belle, ma colombe cachée dans le creux du rocher... et montre-moi ton visage. »

A Massabielle encore Elle joue avec les eaux et fait jaillir une source sous les doigts de la voyante.

Dans la conque de la Cova da Iria, à Fatima, où une herbe rare pousse entre les cailloux, dans une terre de désolation, un jour du mois de mai fleuri, un chêne-vert lui sert de piédestal.

A la Salette, c'est un paysage plus austère encore qu'Elle choisit et dont la majesté nous fait dire avec le Psalmiste :

« Je lèverai les yeux vers la montagne d'où nous viendra le salut. »

En effet, c'est la très haute montagne avec les pics neigeux, les alpages verdoyants, un site aux lignes harmonieuses dont rien ne trouble le silence.

Ainsi tout ce qui est élévation, clarté, silence, solitude, austérité, devient le domaine de la Toute-Belle. C'est pour cela qu'Elle peut dire :

« J'ai ma place sur toute la terre, dans tous les peuples,
En toutes les Nations je suis Reine. »

Et si l'on cherche les raisons de cet amour universel pour Marie, même chez les peuples qui ne reconnaissent pas encore son Fils, c'est qu'Elle représente à leurs yeux la femme idéale, faite de beauté, de pureté, et dont la maternité a été bien-faisante, comme le sont les rayons du soleil.

Le saint Roi David affirmait déjà :

« Toute sa gloire est au-dedans et cependant elle resplendit de vêtements aux franges d'or. »

Et lorsqu'Elle vient visiter son Royaume terrestre, Elle revêt des vêtements dont la lumière éblouit les yeux des voyants.

Écoutons Lucie nous dire : « Era luz, luz, luz. » — C'était lumière, lumière, lumière.

Mélanie et Maximin voient une « Dame en feu » se détacher dans un globe lumineux, et si ses vêtements ont une coupe villageoise du Dauphiné, leur éclat pailleté leur donne un aspect immatériel.

Au Val de l'Ave-Maria, les A.-V. de Nouméa fleurissent N.-D. des Jeux.

Au centre : la statue de N.-D. de Joie que prient tous les jours les élèves du Pensionnat de Fribourg (Suisse).





Bernadette contemple 18 fois le visage transparent de l'Immaculée, vêtue d'une robe blanche comme l'aubépine en fleurs, d'une ceinture bleue comme l'azur du ciel.

Catherine Labouré entend le froufrou de sa robe de soie et a le bonheur d'appuyer filialement ses deux mains sur les genoux de sa

divine Mère.

Alors comme une Reine, elle donne des messages :

« Je veux que l'on bâtit ici une chapelle...

Faites frapper une médaille... Les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces.

Je veux qu'on vienne ici en procession...

Pénitence, pénitence... »

Quand son peuple ne veut pas se soumettre à son Fils, le regard de la Reine se voile, ses yeux pleurent et le reproche tombe de ses lèvres :

« Je ne puis plus retenir le bras de mon Fils... »

Et ses messages sont transmis jusqu'aux extrémités de la terre ; son Image est accueillie avec triomphe. Partout on l'acclame, on la prie. Nos missionnaires ont été témoins des réactions les plus extraordinaires de certains peuples lorsque N.-D. de Fatima, par exemple, fut connue en Orient. Ainsi, aux trois cents catholiques qui, près du Népal, suivaient en procession la statue de la Vierge, portée par quatre éléphants, se mêlèrent trois mille hindous et musulmans. Peut-être pouvons-nous dire avec Mgr Fulton Sheen :

« Je crois que la Vierge Marie a choisi d'être appelée sous ce nom de N.-D. de Fatima afin de donner un signe de promesse et d'espoir aux peuples musulmans et comme pour les assurer que, lui témoignant déjà tant de respect à elle-même, ils accepteraient aussi un jour son Divin Fils. »

En Afrique, en Océanie comme en Amérique, quelle est la mission qui n'a pas sa réplique de Lourdes, avec sa grotte et sa statue devant laquelle sagenouillent les païens à x-mêmes ?

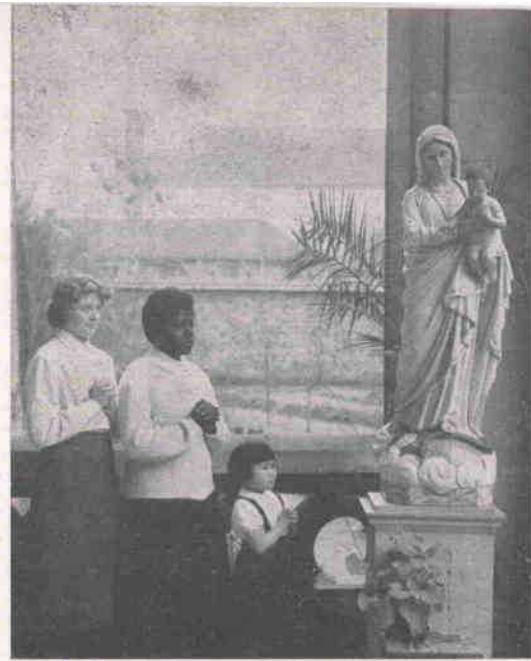
« Les grands comme les plus humbles, se prosternent à mes pieds », dit encore l'Écriture.

Et la Mère de Jésus si bonne, si miséricordieuse, si compatissante, se fait toute à tous. Elle prépare les cœurs pour la grâce. Elle est la voie qui conduit à son Fils.

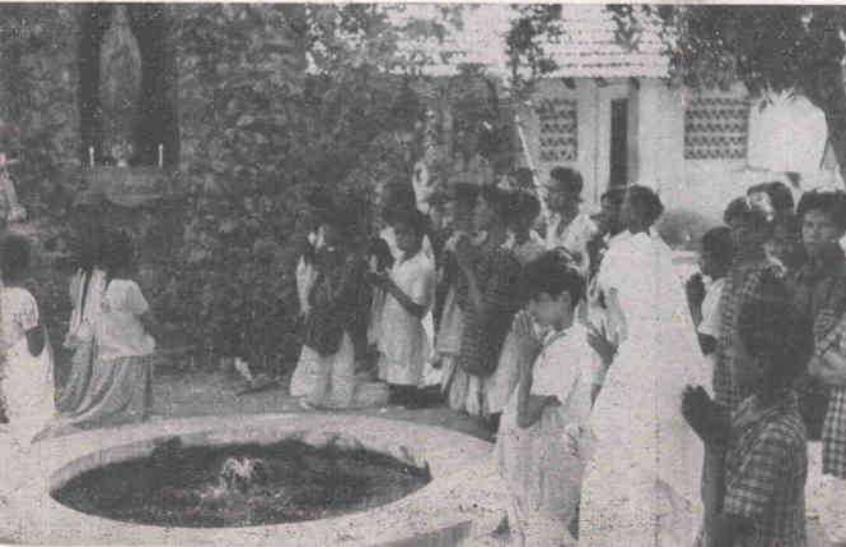
En ce mois de Mai où nous demandons que le culte marial rayonne sur les infidèles, aimons à méditer les paroles du Saint-Père :

« Toutes les mères éprouvent une douce émotion à découvrir que le visage de leurs enfants reproduit par quelque ressemblance particulière leurs propres traits ; ainsi Marie, notre très douce Mère, n'a pas de plus grand désir ni de plus grande joie que de voir les hommes exprimer dans leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, sa physionomie spirituelle, avec ses qualités, elle qui au pied de la Croix, les accueille comme ses enfants à la place de son Fils. »

Sœur M. F.



Fundação Cuidar o Futuro



Au Pensionnat de Meaux, l'Afrique, l'Asie et la France prient Notre-Dame du Bon Accueil.

Ci-contre : les lépreux de Pondichéry, chrétiens et païens se pressent auprès de Celle qu'ils appellent joliment : « Lourdes-Mada, Notre Mère de Lourdes ».

Les autres photos sont des reproductions de statues érigées dans divers sanctuaires de la Réunion.

Dans une paroisse du Nord

C'est au sortir de la grande agglomération lilloise que se situe la petite ville de Thumesnil. Il y a plus de cinquante ans que les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny s'y dévouent. Elles n'ont cessé de se donner entièrement à la paroisse, par les soins aux malades, le dévouement auprès des enfants.

Chaque jour, c'est la tournée à domicile à pied ou en vélomoteur. Le soir, les visites se continuent au dispensaire, tout dernièrement aménagé de façon moderne. De nombreux malades reçoivent ainsi chaque jour avec le soulagement du corps, le réconfort d'une bonne parole, d'un encouragement nécessaire dans la souffrance. Autrefois village, aux maisons espacées, aux jardins et pâturages nombreux, Thumesnil est maintenant une banlieue ouvrière. La paroisse s'est agrandie depuis trois ans d'un premier groupe de cinquante appartements, puis de 72 maisons bâties au voisinage immédiat de la maison des Religieuses. Il n'est plus question pour les fillettes du patronage de courir dans le jardin ou de se cacher dans le poulailler !... Autour de la cour, maintenant clôturée, s'étend un nouveau quartier. Les enfants sont de plus en plus nombreux et l'apostolat des Religieuses s'exerce tout particulièrement auprès d'eux. La paroisse n'ayant pas le bonheur de posséder d'école chrétienne, le champ est vaste. Le mouvement Ames Vaillantes groupe 80 fillettes de 8 à 14 ans engagées. C'est plus d'une centaine qui fréquentent régulièrement les loisirs du jeudi après-midi. Les Responsables de chaque légion, épaulées par la Directrice du groupe, essayent dans les activités proposées par le Mouvement, de former ces enfants à l'apostolat auprès de leurs compagnes de quartier.

L'année dernière, après la confection des crèches, la campagne du chef-d'œuvre, la montée de Carême se terminant par la remise des Croix d'ascension personnelle, les vacances arrivèrent avec la colonie, la promesse de nombreuses découvertes, d'heureux moments passés ensemble dans le cadre merveilleux de la Grave, dans les Hautes-Alpes.

En octobre, en même temps que la reprise des classes, la fête de Rentrée groupa les fillettes dans un jeu de quartier. A Noël, une belle veillée réunit les aînées.

Pour l'Épiphanie, une soixantaine de fillettes, souriantes et rayonnantes, furent reçues dans dix familles différentes, ce qui permit aux Ames Vaillantes de contacter leurs compagnes de classe qui ne viennent pas au groupe. De leur côté, les adultes dans leurs différents groupes d'A. C. O., de Ligue, de J. O. C. mettent leurs idées en commun et coordonnent leur travail avec les plus jeunes. C'est ainsi qu'un congrès paroissial, le 13 Mars, fut l'occasion d'un échange de vues, de résolutions prises pour un essor plus grand.

Pendant le mois de Mai, la statue de la Sainte Vierge circule dans les maisons. Les volontaires la reçoivent pour la journée et le salut du soir auquel assistent quelques habitants du quartier.

Le 20 Novembre eut lieu, pour la paroisse, la journée du Sacerdoce et 13 futurs prêtres venus du Grand Séminaire de Lille assurèrent la prédication, le chant religieux, le commentaire des cérémonies. Ce fut une belle journée, pieusement suivie par de nombreux fidèles.

Que Notre-Dame de la Treille, patronne du Diocèse, garde et bénisse notre chère paroisse !

Th. BERGOT, monitrice A. V.



AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

aura lieu :

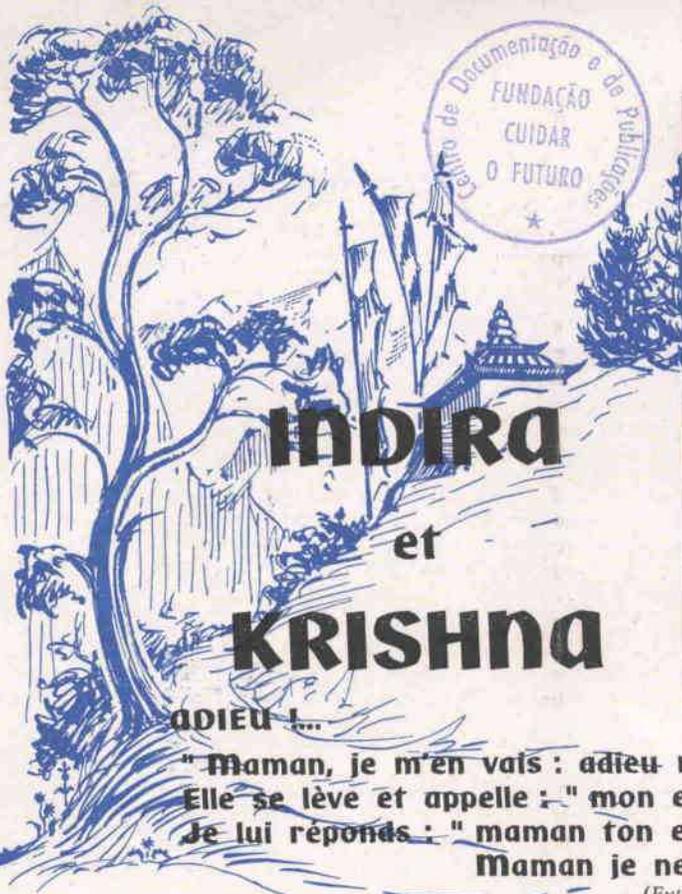
1° Un cours d'initiation médicale et scientifique, à l'usage des missionnaires et de leurs collaborateurs, du 5 juin au 13 juillet.

2° Une session d'Action Catholique Missionnaire, l'après-midi, du 26 août au 4 septembre 1956.

S'adresser pour le 1° à M. le Secrétaire Général des Facultés, avant le 25 mai.

Pour la 2° s'adresser au R. P. Delattre, 241, rue 139 Nationale.





INDIRA et KRISHNA

ADIEU !...

" Maman, je m'en vais : adieu maman !... "
Elle se lève et appelle : " mon enfant "
Je lui réponds : " maman ton enfant est disparu.
Maman je ne suis plus... "

(Extrait d'un poème Népalien de Tagore).

Les cimes neigeuses du Kinchinjunga se dressent superbes à quelque 8.500 mètres d'altitude, parmi les autres géants des chaînes himalayennes. Aux premières heures du jour, deux Religieuses de Saint-Joseph de Cluny quittent Kalimpong pour les visites à domicile dans les « bastis » ou petites agglomérations disséminées dans une campagne très accidentée. A cette heure l'encens brûlé dans les maisons et les accords d'une musique orientale si chère à la gent népalie, se perçoivent dans le lointain. Sur la grand-route qu'elles suivent, des mendiants tibétains chantent leur prière, la rythmant de leurs mains...



Fundação Cuidar o Futuro

De place en place, s'agitent au gré du vent de longues banderolles suspendues à des perches de bambou. Elles portent des caractères à demi-effacés par les pluies et qui indiquent aux initiés... les péchés des familles bouddhistes. Au détour du chemin apparaît un lama vêtu d'une bure brun-rouge, retenue par une ceinture verte ; il se rend, sans doute, à la « gumpa » — monastère bouddhique — située dans la partie haute de la ville. On sait que les lamas attachés à un monastère se recrutent dans les familles honorables du pays, et que l'année tibétaine commence vers le 15 avril, au début du mois appelé « boïсах » par les Indous. A cette occasion, les Tibétains suspendent les travaux de la campagne pour assister aux solennités dans le monastère le plus proche.

Maintenant les deux Missionnaires prennent un sentier très étroit, dévalant entre prés et champs, pour aboutir à une petite maisonnette d'aspect simple, mais agréable. Sous une vérandah une femme d'âge mûr est assise ; ses mains ne s'activent plus au tricot qui repose sur ses genoux. On la sent pensive.. C'est Indira... Elle porte le nom de la déesse de la foudre. Comme toute femme népalie dont la politesse est remarquable, elle vient au-devant des visiteuses dès qu'elle les aperçoit, les salue gracieusement en joignant les deux mains à la hauteur du visage, tandis que la tête s'incline.

— « Je rêvais », dit-elle. Et dans son regard passe une lueur de profonde mélancolie. Déjà deux ans que Krishna nous a quittés ! Ce matin, je me sentais bien seule — les enfants sont partis au marché — et je m'évadais un peu d'ici, avant de préparer le curry ».

Et tout en parlant, elle fait entrer les Religieuses dans la grande chambre qui sert de salle d'accueil... Aux murs, des photos, des gravures de divinités païennes, au milieu desquelles se détache une



सिद्धिदायक





image de Marie-Immaculée... On s'installe pour causer, sur un lit de planches avec coussins et couvertures. Indira suit le fil de ses pensées... et les Religieuses écoutent son récit :

— Imaginez une petite fille insouciante, l'aînée d'une famille aisée, la préférée de son père. « Tu es plus belle, me disait-il parfois, que toutes tes amies : que Chandramaya, « celle qui aime la lune », et que Phulmaya, « celle qui aime les fleurs ». Un jour tu auras le front ceint du bandeau d'argent, car je veux te donner à un homme riche ». Alors, pour moi, il achetait les plus beaux bijoux et les plus précieux « feria » de soie.



Et la Religieuse a remarqué que la femme népalienne ne porte pas le sari complet comme la femme du Sud de l'Inde, mais le demi-sari. Une large bande d'étoffe formant ceinture, un voile couvrant la tête, complètent le costume féminin. Le cou est orné de longs colliers, les bras et chevilles de « bangles » — sortes de bracelets — les oreilles de grosses pièces de métal, quelquefois de la grosseur d'une soucoupe, et qui encadrent les joues. Même le nez est pourvu d'un ou de plusieurs bijoux !...

— Contrairement à la coutume ancestrale, je ne fus pas donnée en mariage dès ma petite enfance. En effet, c'est à l'âge de 7 ans qu'une fillette népalie est « promise ». Dès lors, tout en continuant à vivre chez ses parents, elle doit porter les deux signes qui font reconnaître qu'elle ne s'appartient plus : le collier de perles vertes, et sur le front le « surdur », marque faite avec une poudre rouge. Et l'enfant grandit ainsi, bien souvent sans connaître l'époux auquel elle appartient, mais elle lui doit une fidélité telle, que s'il meurt prématurément, elle ne peut plus songer à se remarier. Quand arrive le temps où la jeune femme doit aller vivre avec son mari, elle est emportée dans un palanquin, dérobée à la vue de tous par des toiles tendues et à l'ombre d'un parapluie, solennellement tenu au-dessus de sa tête, tandis que le mari marche ou cavalcade à ses côtés. C'est à la maison de l'époux qu'ont lieu les importantes cérémonies, conduites par un Brahme.

Quant à moi, je grandis, bien décidée à me choisir un mari selon mon cœur. Or un jour, Krishna entra dans ma vie. J'avais 15 ans à peine. Sachant que mes parents ne consentiraient pas à l'union rêvée — la question de caste est primordiale, même au Népal — je quittais en secret la maison paternelle pour me donner à l'époux que j'aimais.



Elles ne manquent pas de cran les jeunes filles népaliennes, pense la Sœur. Elle sait que dernièrement encore, 4 jeunes chrétiennes de Darjeeling, des enfants encore, se sont esquivées de chez elles, après avoir glissé dans leurs sacs de classe quelques saris, et les objets indispensables d'un trousseau, pour arriver à notre Noviciat de Kalimpong, objet de leurs rêves !... Quel ne fut pas leur désappointement d'apprendre qu'il ne fallait pas s'y prendre ainsi pour obtenir leur admission !... A regret elles durent retourner dans leur famille, mais la plus intrépide obtint le consentement de son père. Les 3 autres retournèrent tout simplement en classe !...

— Ainsi Krishna m'apparut avec toutes les qualités et je ne voulus pas voir le défaut qui allait être la cause de mes malheurs. Il avait si belle apparence !

Et la Religieuse qui le soigna durant sa maladie, n'a pas de mal à se l'imaginer aussi beau que le décrit Indira, lorsqu'elle le vit dans son costume népalien : jupe courte retenue par une grande écharpe, où passe le « koukri » — couteau népalais, — le bonnet de laine grise, garni de fourrure et agrémenté d'un pompon ou d'un gland qui lui donnent un charme particulier. D'ailleurs les Népalais avec leurs cheveux courts se distinguent aisément des Tibétains qui enroulent leurs longues tresses autour de la tête de la manière la plus féminine qu'il soit.

— Donc une fois mariée, confortablement installée en ville, je n'avais d'autre souci que celui de plaire à mon « seigneur et maître ». Pas besoin de me plier aux exigences de ma belle-famille, comme toute femme népalienne, qui devient par son mariage l'esclave de sa belle-mère et la servante de son mari. Levée de bonne heure, je préparais le thé assaisonné de poivre, pour le déjeuner de Krishna qui partait à son négoce. Chaque soir, après de longues heures passées dans son magasin, il rentrait, heureux de me retrouver, et lorsque j'avais allumé la lampe sacrée devant le dieu qui doit garder la maison durant la nuit, nous passions alors les heures les plus douces. Bientôt le foyer s'enrichit d'une petite Shantimaya, « celle qui aime la paix ». Si elle était née un mercredi ou un vendredi, jours consacrés aux dieux domestiques, nous l'aurions appelée Sukkumaya ou Budhimaya... Puis deux petits garçons vinrent successivement peupler la maison, et les années passaient calmes et sereines. Mais avec le temps, la passion de Krishna pour la boisson se réveilla, et je le sentais nerveux, mécon-



सतासत्रययार



ment facturne. Or un soir, ou plutôt une nuit que je n'oublierais jamais, il ne rentra pas à la maison. L'angoisse me saisit devant mes 3 petits qui dormaient si paisiblement dans leur berceau. A l'aube, un de mes oncles m'apprenait brutalement que Krishna était un meurtrier et qu'il ne rentrerait pas avant d'avoir expié son crime...

Et la Religieuse connaît la suite de l'histoire : Cette femme énergique, habituée à partager les responsabilités familiales avec son mari qui la consulte en tout, a accepté l'existence précaire qui s'ouvrait devant elle.

— « Je vendis le magasin, quittai le confortable appartement qui avait abrité mon bonheur, pour venir ici, dans cette maisonnette isolée, cacher mon infortune et me tirer d'affaire, sans avoir besoin de recourir à ma famille pour vivre. Ce tricot que vous voyez là, fut ma planche de salut pendant les 3 ans de réclusion de mon mari. Deux fois par semaine, j'apportais au marché le fruit de mon travail.

— Comme toutes ces femmes népaliennes qui portent sur leur dos, le panier ou la hotte, au moyen d'une lanière de bambou qui encercle le front ? ajoute la Religieuse.



— « Que de fois mon dernier-né y a dormi bien au chaud !... Et puis ce fut le retour de Krishna. Une vie nouvelle commençait. Il ouvrit au bord de la grand'route une petite échoppe où il vendait du poisson, car selon les exigences de notre caste, le poisson est permis.

— On peut aussi manger de la viande ? s'enquiert la Religieuse.

— Celle de chèvre, mais seulement une fois l'an...

Les enfants prirent le chemin de l'école et la joie renaissait, quand Krishna tomba malade. Et vous savez, Mère, l'accueil qu'il reçut au dispensaire, puis les soins que vous lui avez prodigués, ici, durant sa maladie.

— La charité chrétienne se fait toute à tous, dit la Religieuse.

— Je m'en suis aperçue.. et quel réconfort vos visites nous ont apporté ! Qui mieux que vous a su calmer ses craintes, ses angoisses et ses révoltes devant la mort qu'il repoussait avec terreur ? Vous lui avez donné l'espérance.

— Oui, celle d'une vie bienheureuse, murmure la Sœur qui a ouvert à ce pauvre Bouddhiste des horizons nouveaux en lui apprenant la miséricorde et l'amour du Bon Dieu.

Et Indira évoque alors les cérémonies qui se sont passées dans cette chambre, dirigées par un prêtre, et qui lui ont paru si mystérieuses... Puis elle entendit son mari lui dire d'un air si heureux : « Maintenant que je suis chrétien, je n'ai plus peur de la mort ».

A son tour, le visage d'Indira s'éclaire d'un sourire, et comme les visiteuses se lèvent, elle ajoute : « Les enfants vont rentrer, vite que je prépare le repas ».

Et tout en continuant leurs visites dans les « bastis », les 2 Religieuses s'entretiennent des merveilles de la grâce

physiques qu'elles rencontrent dans leurs tournées apostoliques. Bien des mois se sont écoulés depuis la mort de Krishna, mais à présent Indira et ses enfants assistent à la Messe du dimanche et désirent embrasser la religion qui a donné à Krishna le bonheur éternel !..

Ce soir les deux Missionnaires du Sikkim rentreront bien fatiguées, mais heureuses d'avoir fait luire dans le cœur et l'âme de tous ces Népalais un peu du soleil du Bon Dieu...



Sœur E. C.

Cette histoire vécue a été agrémentée de quelques détails typiques de la région, pour faire connaître les coutumes népaliennes...

Si le Népal compte dans les 7 millions d'habitants, il y en a autant hors de ses frontières. Ainsi au Sikkim on les évalue à 150.000 vivant au milieu de 20.000 Leptchas et de quelques milliers de Tibétains.



La légende du Palmier



Savez-vous qui a découvert l'utilité du palmier à huile ? Une jeune Guinéenne va vous répondre, en vous racontant une légende de son pays.

Un jour, le colibri, appelé couramment l'oiseau-mouche, se mira dans une flaque d'eau et il fut peiné de se trouver si petit. Il s'en plaignit au Créateur :

— « Maître, pourquoi m'avez-vous donné un corps si petit ? Vous êtes souverainement juste, aussi je viens vous demander quelques compensations ».

— « Accordé d'avance, dit le Tout-Puissant, mais à la condition de renouveler ta demande quand tu me trouveras endormi ».

Le colibri devine que la condition est difficile à remplir, cependant le lendemain matin, de très bonne heure, il était à la porte du Paradis. Dieu ne dormait pas... Le surlendemain, même envolée et même déception... Il répéta plusieurs fois son manège et n'arrivait jamais à surprendre Dieu dans son sommeil... Découragé, il se posa avec lassitude sur les branches d'un palmier. — Il faut dire qu'en ce temps-là, les palmiers étaient si hauts que leurs palmes touchaient la voûte du Ciel !... Et le colibri lui confia ses peines.

— « Je vais te livrer le secret du sommeil du Créateur, dit le palmier, mais promets-moi de ne jamais dévoiler cette confiance ».

Et le colibri jura solennellement en agitant ses ailes enluminées.

— « Point ne sert d'aller ni trop tôt, ni trop tard pour trouver Dieu endormi. Mais quand le brouillard s'étend sur la vallée et couvre le sommet des montagnes, c'est alors que Dieu dort d'un profond sommeil ».

Dès le premier brouillard le colibri pointa vers le zénith et, de fait, trouva le Bon Dieu endormi et l'éveilla...

— « C'est très bien, lui dit le Créateur, mais qui t'a livré le secret de mon sommeil ? »

Tremblant devant la Majesté divine, le colibri, malgré son serment, prononça le nom du palmier.

— « Justice sera faite, dit Dieu. Toi, tu resteras petit, puisque ce n'est pas à ta perspicacité que tu dois la découverte de mon sommeil. Quant au palmier, il sera puni pour avoir regardé par la porte du Ciel. Qu'il soit dominé par les grands fromagers et qu'il n'ait plus qu'une taille de nain... Que les richesses qu'il recèle soient connues des hommes et leur soient profitables ».

Et il en fut ainsi... Depuis lors, les nervures du palmier servent à faire des cordes et des balais, ses feuilles se transforment en nattes, en toitures de cases, sa moelle donne la potasse pour le savon des indigènes, la queue de son régime fournit le vin de palme, l'enveloppe de ses noix produit l'huile rouge et le chou palmiste est un mets délicieux !...

(Folklore Kissien).



LOURDES 1956

Cette année, l'exposition missionnaire de **LOURDES** sera consacrée aux Missions de l'A. O. F. et mettra en valeur l'espérance chrétienne de l'Afrique et les progrès de son évolution.

Comme par le passé le stand « Saint-Joseph de Cluny » accueillera les lecteurs des *Annales* et leurs amis qui seront pèlerins à la grotte de Massabielle. Il leur sera donné un petit aperçu de nos Missions du **SENEGAL** et de **GUINEE**.

La Revue

AU SERVICE DU MAITRE DE LA MOISSON

Annales des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny

— paraît tous les deux mois —

Rédaction-Administration : à la Maison-Mère

21, rue Méchain, Paris-14^e

ABONNEMENTS. — **France** : Abonnement ordinaire : 150 fr. Abonnement « Missionnaire » : 300 fr. Utiliser le mandat rose n° 1418 adressé à : Direction des *Annales*, 21, rue Méchain, Paris. — C. C. P. Paris 999-29.

Espagne : 20 ps. : Colegio S. José de Cluny, Castellana 47, Madrid.

Portugal : 20 es. : Patronato St-Sebastião, 62, rue Tomas-Ribeiro, Lisboa.

Suisse : 4 fr. suisse : Villa St-Joseph, 16, rue Techtermann, Fribourg. — C. C. P. N° 11a 1236.

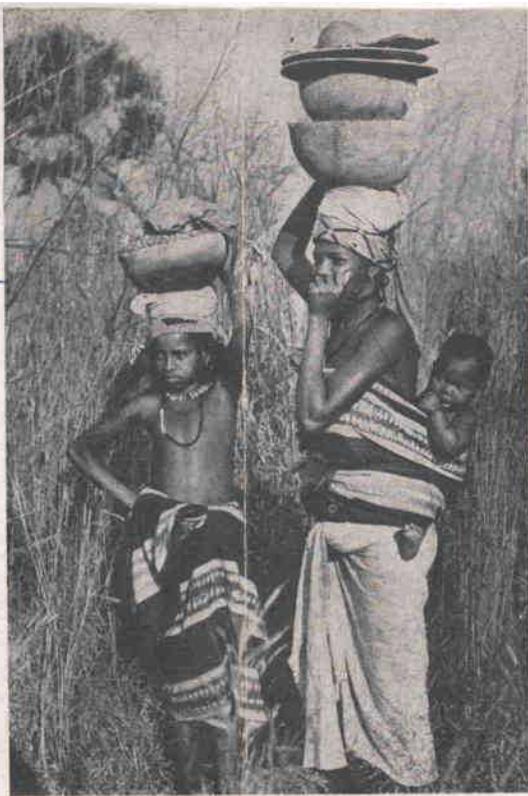
U. S. A. : 1 dollar : M. I. Q. Novitiate, Brenton Road, Newport, R. I.

Nihil obstat : Mai 1956. — A. CABON

Avec Permission des Supérieurs.

Le Gérant : L. DILLEN.

IMPRIMERIE LABOUREUR ET CIE, ISSOUDUN (INDRE)



Porteuses
en
Brousse
(Guinée)

Photo
C. O. G. E. X.
(Conakry)

A MA MÈRE

Femme noire, femme africaine, ô toi, ma mère, je pense à toi...

Dâman, ô ma mère, toi qui me portas sur ta croupe, toi qui m'allaitas, toi qui gouvernas mes premiers pas, toi qui la première m'ouvris les yeux aux prodiges de la terre, je pense à toi...

Femme des champs, femme des rivières, femme du grand fleuve, ô toi, ma mère, je pense à toi...

O toi, Dâman, ô ma mère, toi qui essayais mes larmes, toi qui me réjouissais le cœur, toi qui, patiemment, supportais mes caprices, comme j'aimerais encore être près de toi, être enfant près de toi.

Femme simple, femme de la résignation, ô toi, ma mère, je pense à toi...

O Dâman, Dâman de la grande famille des forgerons, ma pensée se tourne vers toi, la tiens à chaque pas m'accompagne, à Dâman, ma mère, comme j'aimerais encore être dans ta chaleur, être enfant près de toi...

Femme noire, femme africaine, ô toi, ma mère, merci ; merci pour tout ce que tu fis pour moi, ton fils, si loin, si près de toi.

Camara LAYE
(Dédicace de l'Enfant Noir).

L'auteur de ce livre est né en Haute-Guinée (1928). Son père est orfèvre-forgeron. Sa mère est fille de forgerons. Il vint en France pour continuer ses études, et travailla en usine, avant d'être écrivain.

Le sentiment filial exprimé si simplement et poétiquement est le cri de tendresse de l'enfant éloigné. Il rejoint celui de tous les Missionnaires qui, de loin, remercient leur maman de les avoir donnés au Bon Dieu. Peut-il y avoir plus douce vision au jour de la FETE DES MERES ?...